

# Rasalhague

Lorsqu' enfin j'arrivai à trois pas de ma chambre, je fus pris d'un vertige. Ce vertige qui vous prend, au pied de la falaise, quand d'un œil tout inquiet vous cherchez à sauter. Là, derrière, s'étendait l'empire rectangulaire aux parois vertes et bleues ; un empire déchu, tombé aux mains du temps. Jadis, le jeune enfant avait piétiné son sol sans jamais se lasser ; il avait lu, écrit, dormi à l'infini ; il avait dessiné. Puis, un jour, jour fatal, la porte grande ouverte l'enfant était parti ; il avait fui, dit-on, et ne reviendrait plus. L'éternité dura, peut-être davantage, sans qu'on n'ait de nouvelles. Et me voilà, ici, en ce jour faste et drôle, de retour sur ces terres, sans avoir pris la peine d'annoncer ma venue. Quoi ? L'enfant revenu ? Est-ce une prophétie ou un fantasme aigu ? Cependant dans mes traits rien n'est plus infantile. Et soudain j'eus ce vif et amer sentiment de n'être qu'un héritier, un successeur en somme, assez peu légitime, car ayant négligé son peuple et son royaume durant deux ou trois ères. Et paré de regrets, ce pays murillé, j'eus peur en m'y risquant de ne plus découvrir qu'un poussiéreux tombeau, tout inerte et muet, de remarquer hagard qu'il ne respirait plus, et fané, et gâté, un cercueil enterré, un souvenir fugace ; et j'eus peur, c'est cela : peur de trouver des ruines où je cherchais l'Éden.

Ainsi plein d'inquiétude j'entrai dans le domaine. Tout dedans était sombre, sous un plafond nocturne, les volets étaient clos, mais la fenêtre ouverte, et une brise légère parcourait le sol tendre. Timidement j'allumai la lumière. Ah, ciel ! C'était bien là ma chambre. Je la reconnaissais du parquet aux parois, c'était elle et nulle autre, la maison de l'enfant, son royaume perdu où autrefois encore il avait tant vécu. Le lit était bordé et les draps ajustés, mais trop maladroitement pour qu'on vienne à penser que c'était un adulte qui avait opéré. Sur la table à côté – pour plus de vérité on parlera de boîtes qu'il avait empilées – gisaient deux ou trois livres, et quatre marque-pages, un réveil en avance et une lampe arquée. Une tempête chargée de secondes et de sable avait visiblement frappé tous ces vieux monuments. Tout était recouvert d'une épaisse couche inerte d'un grain léger et pâle, qui uniformisait les objets d'une teinte identique et pareille, donnant le sentiment qu'ils étaient des fossiles enfouis très lentement sous les sables du temps.

Ah ! Si joyeux pays, tu t'es paralysé, figé dans ta grandeur lorsqu'on fuyait ton antre. L'enfant coché absent, tu t'es évanoui, noyé sous le sommeil, et voir ton corps sans vie faisait craindre ta mort. Aujourd'hui me voici, mais ton cadavre déjà est presque enseveli. Et mon jardin d'hier ? Et les eaux printanières ? Tout est là, je le sais, mais rien n'est en éveil, et nul n'accourt à moi ; je ne suis qu'un témoin de cette léthargie qui saisit tous les membres de cette ancienne terre, et cependant qu'alors un amer fossoyeur, dans son labeur cruel, jette cent miettes brunes sur des planches et des clous, je lui saisis les bras, lui retire sa pelle, l'enjoins de déguerpir et annule son œuvre. Je souffle la poussière, ranime les visages, j'ébranle la torpeur des livres et des cahiers, secoue les étagères, bouscule les tiroirs, gratte la chair des meubles ; enfin je hurle, je crie, et à tous ces amis avec qui autrefois je partageais ma vie, je leur dis haut et fort : « Me voici de retour, c'est moi ! Réveillez-vous, dehors il fait grand jour ! »

Soudain dans un tiroir j'entendis un murmure. Je m'approchai alors de mon petit bureau, aussi curieux qu'inquiet à l'égard de ce bruit. Serrant toute ma main autour de la poignée, je tirai d'un coup sec, faisant gratter grincer le bac le long de son rail constellé de rouille, et découvris, au milieu de papiers, de cartouches, et de vieux stylo-plumes, une être emmitouflée dans un habit de lettres écrites en langue cursive. Elle était minuscule, elle avait bras et jambes, c'était bien une humaine, mais qui marchait courait sur les feuilles de l'enfant comme dans un grand pré dont l'herbe fût des traits. Lorsqu'elle vit mon regard, lorsqu'elle croisa mes yeux, je crus la reconnaître ; comme un rêve lointain ressuscitait soudain, j'allais pour la nommer esquisser un sourire, la prendre dans mes mains ; et malgré l'infini m'éloignant de l'enfant, cet infini cruel tranchant passé-présent, je croyais bien revoir, et revivre en même temps, ce jeu lointain et rare qui le berça de chants.

Pourtant ses yeux vaquèrent, ceux de la petite être, et elle se retourna, s'affaira de nouveau, oubliant ma présence. Elle ne l'avait pas vu, pas reconnu, l'enfant, son compagnon de jeu, son plus grand acolyte. Dans mes yeux fatigués aucune ardeur comme celle de jadis n'éclairait son chemin ; elle n'apercevait plus l'espiègle joie d'antan ni la mélancolie des premières années. Elle voyait la vieillesse, la mollesse, la tristesse ; tout ceci que tous deux, moqueurs un peu rieurs, rejetaient avec force. Et dans son regard vif on pouvait très bien lire ce chagrin rancunier, en songeant à l'enfant parti de cet empire, fuyant le grand bonheur, abandonnant là-bas jusqu'à sa belle amie.

Elle murmurait encore, fouillant dans le tiroir, poussant la paperasse, pliant les vieux poèmes, jetant les vieux dessins, les récits ébauchés, venant à chiffonner les rêves et les cauchemars. Et de sa voix de vent je me faisais un drap dont je couvrais mes yeux. En colère elle disait : « Ce doit bien être ici ! C'est ici qu'il l'a mise, je m'en souviens pourtant ! Il ne l'aurait pas prise, il n'aurait pas fait ça ! C'est que j'en ai besoin, moi, besoin de cette clé, et je la cherche en vain sans pouvoir la trouver. » En citant une clé, un brumeux souvenir remonta jusqu'à moi ; il n'en était qu'une seule qu'elle aurait désirée, et je me rappelais sans mal où hâtivement l'enfant l'avait cachée.

Alors la petite dame je lui tendis la main, qu'au départ elle scruta avec grande méfiance. Elle leva ses yeux pâles jusque sur mon visage, et je vis que le sien était plein d'amertume. Je soufflai : « Monte donc, chère Galice, la clé que tu recherches c'est moi qui l'ai cachée. » Elle s'immobilisa durant quelques secondes, puis, prise d'une fureur héritée de l'humeur elle frappa de son pied mes doigts ternes et ridés. Elle tapait, bataillait, sans vouloir s'arrêter, et je crois bien ainsi qu'elle sanglotait aussi. Je ne remuais pas, je n'avais pas le droit, j'avais juste à me taire et à me laisser faire ; son animosité était trop légitime. Quand elle fut fatiguée, elle s'effondra sans force dans un lit de papier. Je tentai d'approcher mais elle me repoussa. Alors elle murmura : « Je ne suis pas Galice. Je ne te connais pas. Va-t-en encore une fois, je ne veux pas te voir, je veux seulement dormir. » Je soufflais simplement : « La clé, celle que tu cherches, n'est pas dans ce tiroir. Viens avec moi, amie, et allons la trouver. » « Non, non. Je veux dormir. Ami, laisse-moi seule, nous parlerons demain. »

Et à ces brèves paroles, je sus que malgré elle elle revoyait l'enfant ; dans les flots vaporeux de la marche du temps, elle voulait discerner la silhouette fluette de cet être d'antan. D'ailleurs, pour être honnête, ce que je ressentais était tout similaire, et ce mythe infernal du bonheur matinal tournait en boucle en moi, un écho printanier devenu douloureux à force de frapper les murs de la mémoire. Cependant je pouvais me réjouir quelque peu : elle était l'artefact, la trace vivante et vraie des années de jouvence, inchangée et pareille, image solidifiée, mais pas moins animée, la dernière habitante du royaume bleu et vert ayant les yeux ouverts. Quant à moi, dans son cœur, je n'étais qu'étranger. L'enfant dans son exil s'était démantelé ; son habit de fortune tissé de ses doigts fins, qui était son armure autant que sa fourrure, comme soudain pris de honte il s'en était défait, il s'était mis tout nu et son ancienne tenue, abandonnée et seule, avait rempli de larmes le profond lac du deuil. Dans une ville lointaine, l'enfant avait acheté un nouvel uniforme ; majestueux et faste, couleur de vanité, il se mêlait au monde avec belle allégresse, appartenait gaiement au ventre de la foule ; il était un pixel, et non plus une image. Ah ! L'enfant ! Désormais ce n'en était plus un. Il avait méchamment troqué son beau prénom contre celui d'*adulte*. Crime odieux ! Un adulte, c'est un petit humain qui se donne des grands airs, qui, dédaignant l'enfance, a banni ses vertus au nom de la raison pour en cachette jouir de ses quelques défauts. Ah ! L'enfant ! Quand il a compris ça ! Il était hors de lui. Ça bouillonnait bien fort, et ça grondait de rage, il a jeté par terre son costume orgueilleux, puis, déchiré broyé réduit en filaments, il y a mis le feu, a regardé brûler. La fumée dissipée, il est parti en quête de ses vieux haillons. Mais il ne retrouva qu'un océan salé où jadis il avait déposé son passé. Alors c'était trop tard : il regarda sa chair, il regarda son âme, et il vit son malheur : la couleur de l'habit, l'habit des grands esprits, avait déteint sur lui. Il était un adulte, ce n'était plus l'enfant, et au rebord du lac il se mit à genoux, priant et désirant qu'on le mène à nouveau dans son jardin d'antan. Voilà l'énergumène que la petite dame ne veut pas reconnaître. C'est moi, le criminel, l'assassin de l'enfant ; j'ai cousu avec peine, guidé par mes souvenirs, des hardes comme avant, mais ma peau est tachée d'un pigment éternel dénonçant mon erreur.

Je m'endormis comme elle. Et la nuit longue et brève, dans le lit souvenir, sonna le doux réveil du gardien voyageur ; l'acolyte, le complice, dans tous les grands périple, ici-bas inchangé, toujours le même regard, courant espièglement autant que sérieusement à travers les champs bleus, avec non loin de lui sa précieuse camarade.

Quand je me réveillai, elle était là, assise, par terre sur le parquet. D'elle-même elle s'était extirpée du tiroir, et quittant les mesures d'un insecte à six pattes, elle avait regagné sa taille originelle. « Bonjour, ami, dit-elle, bien dormi ? Je t'attends, et je suis bien curieuse d'apprendre où tu l'as mise, cette vieille clé rouillée. » « C'est de la clé du chêne que tu parles, n'est-ce pas ? » « Il n'y en a pas d'autres. » Alors je me levai, et je me dirigeai vers un cadre assez grand où était affiché l'un des premiers dessins qu'avait produit l'enfant : il n'était pas splendide, mais on ne pouvait pas ne pas le reconnaître ; c'était un arbre vert, qu'importe son espèce, un arbre sur fond blanc. « C'était simple pourtant, dis-je à mon acolyte, je l'avais mise ici, derrière l'arbre du temps. » Doucement je passai à l'arrière du tableau ma main encore tremblante, et pendant un moment je cherchai à tâtons le frêle objet de fer ; mais je ne trouvai rien. « Elle n'est plus là je crois, » murmurai-je effaré. Alors je l'entendis, la céleste amie, je l'entendis rire, d'un rire ! À ce moment je pense qu'elle m'a bien effrayé. Lorsqu'elle reprit son souffle, elle me toisa et dit : « Bien sûr qu'elle n'y est pas, je l'y ai déjà prise. Tu ne m'en voudras pas, hein, tu ne m'en veux pas, d'avoir voulu savoir s'il restait quelque chose de mon meilleur ami. Mais il est bien en toi, je peux le percevoir, et malgré ton écorce pâle comme un cadavre tu lui ressembles encore. » À ces mots elle sortit la clé grise de sa poche. « Eh bien, qu'attendons-nous ? reprit-elle en marchant. Tu ne veux pas revoir ce que tu as laissé ? » Je ne répondis pas. Elle semblait trotter et sortit de la chambre ; je la suivis bientôt, m'arrêtant subitement pour jeter un regard, ultime regard d'adieu mélancolique et tendre à l'adresse de ce monde, dans le pressentiment bizarre et affligeant qu'il allait disparaître, son entrée se sceller, ou moi m'en éloigner d'une distance telle que l'espoir de revoir devienne trop illusoire.

Pour la deuxième fois, ce pays pacifié je franchissais ses murs. Mais je ne fuyais pas ni ne le désertais ; j'aurais voulu rester, désiré m'y terrer pour quelque éternité ; cependant rien n'y fit : on me tirait dehors, je devais obéir. Je descendis les marches, traversai quelques pièces, parcourus un couloir pour parvenir enfin à la porte d'entrée. Ah ! Cette vieille maison, en ruines et délabrée, j'ai dû escalader des poutres pour passer, éviter des fossés, écraser des orties et contourner des ronces, gravir un vieil évier, craindre un nid de frelons logé dans une armoire à demi effondrée, m'embourber dans la boue recouvrant le carrelage, pousser des portes miteuses, guetter des bouts de verre, voir l'énorme fourmière installée sous la table, défaire des toiles sublimes et chasser leurs artistes ; quand tout semble détruit et rongé et brisé, quand il ne reste rien qu'un vent pâle et antique sifflant sur la pierre nue le chant de l'érosion, quelle joie de penser que mon royaume là-haut ne fut que recouvert d'une épaisse couche de cendres !

Dehors, le paysage allait mourant, couché sous une brume funeste. Comme un hiver morbide altérait l'horizon. Les herbes agonisaient, les pierres se craquelèrent, le ciel était de rouille et le soleil d'acide. Si seulement j'avais pu m'éveiller en sursaut, et découvrir gaiement que rien n'était réel, que j'avais mal rêvé, que j'étais réveillé, dans mon pays chéri quelques ans en arrière. Pourtant non. Lorsqu'on rêve, on a toujours un doute, ce sentiment curieux que vous vagabondez dans votre propre tête ; tandis que si vous êtes tout à fait réveillé, l'hésitation se meurt, et seule reste et demeure la certitude heureuse que vous vous trouvez bien en dehors de vous-même. Je n'avais pas de doute. Ce que je pouvais voir était la vérité. Le monde avait sombré, les jours s'étaient éteints, toute vie avait cessé face à l'astre d'étain. Et mon ancien royaume, en lui tournant mes yeux pour une ultime fois, je ne doutais plus trop qu'il ne tarderait pas de se désagrèger et de s'évaporer, comme une âme en allée retournant s'enterrer.

Le chêne, le grand seigneur, gisait en solitaire dans ce champ désespoir. Ses feuilles s'étaient flétries, ses branches ramollies, et une moisissure en filaments laiteux courait de long en long sur ses racines au sol, des racines chétives, comme frappées d'anémie, flasques et cadavériques. Agenouillée devant, ma douce compagnie creusait dans la boue grise. Je parvins sans tarder au pied de l'arbre malade ; imitant mon amie je me mis accroupi, et de mes mains brunâtres s'enfonçant dans la terre, je rejoignis la danse des esprits exhumés. Nos efforts furent communs pour déterrer la boîte. Bientôt on put la voir émerger sous la vase, et nos quatre bras ensemble tirèrent le coffret jusqu'à l'air extérieur. D'éphémères cascades, brunes et limoneuses, chargées de grumeaux mous, s'écoulèrent tout le long du rectangle en métal. Nos regards se croisèrent, et nous étions inquiets ; n'était-ce pas profaner la tombe du passé que d'ouvrir ce cercueil ? Ne devrions-nous pas renoncer à chercher l'idylle immémoriale et nous tourner plutôt vers les rivages prochains ? Soudain tout remuait à l'intérieur de moi, je ne savais plus trop ce que je voulais faire, et peut-être j'aurais renoncé à l'ouvrir, si mon amie d'un coup n'avait tourné la clé au creux de la serrure, levant haut le couvercle et dédissimulant l'intérieur de la boîte.

Elle était presque vide. Un papier silencieux, replié sur lui-même, recouvrait seul son sol. Galice s'en

empara, l'ouvrit sans hésiter, et scruta un long temps les mots qu'il renfermait. Je voulus lire aussi, et me plaçai tout près de façon à pouvoir déchiffrer l'inscription. Une graphie tremblotante, ni belle ni vraiment laide, courait en lettres noires sur la feuille encore blanche. La graphie de l'enfant. C'est comme si dans cette encre s'animait à nouveau une partie de cet être aujourd'hui disparu, comme si cet artefact confinait quelques songes, quelques pensées et vœux, figés sur le papier pour une éternité.

Je lus silencieusement.

« Gloire à toi, ô ma reine, calice des espérances, des joies et des constances. Gloire à toi, souveraine, sans qui dans mes errances j'aurais perdu la chance. Mais non, pas de couronne, pas de diadème en or ou d'auréole en air ; non non, pas de tout ça, tu n'en veux pas et point, tu ne veux pas de trône, tu ne veux pas de sceptre, et bientôt même le titre tu le rejetteras.

"Ah non alors ! tu dis. Tu ne m'auras créée que pour que je m'assoie sur une chaise dorée ? Hé là ! Je refuse, na ! Moi, Galice, entité plumineuse, chimère d'air et de vent, je veux le voir le monde, je veux le découvrir ; tu ne partiras pas, pas sans moi, gare à toi !"

Et je te répondis : "soyons deux acolytes, deux complices et amis, soyons inséparables, indissociables, unis, et usons le même corps, une matière commune, un unique organisme comme une habitation, ou une embarcation !

Galice ! Deuxième visage de mon esprit puéril... oui, je dois te le dire : tu es un enchaînement de lettres d'alphabet, une être de papier que j'ai voulu nommer... mais tu le sais déjà ? Être bâtie de mots plutôt que d'os et chair ne change en rien ton nom ; tu existes bel et bien, autant que tout le reste !

Tu refuses d'être reine ? Et voyageuse alors ? Nous marcherons ensemble, nous vieillirons ensemble, et la vie bien vécue s'éteindra à la fois et en toi et en moi au pied de l'hydre aux clés."

Et tu redis cette phrase, Galice, comme un serment, scellant l'éternité de nos liens d'amitié et de fraternité.

Nous signerons tous deux  
Notre parole, nos vœux,  
Car rien n'est plus heureux  
Que d'avoir quatre yeux.

Deux illustres acolytes. »

Ah ! C'est vrai, ce contrat qui nouait grâce à l'encre notre complicité ! Pourtant...

Je vis Galice se retourner vers moi ; elle tenait le papier, me le montrait bien droit, et remplie de rancune elle prononça tout haut :

« Tu ne partiras pas, pas sans moi, gare à toi ! Tu te souviens de ça ? Et quand tu es parti, que tu as tout laissé, en faisant attention à bien m'abandonner, songeais-tu à ce pacte ? Est-ce que tu te souviens pourquoi tu es parti ? Pourquoi volontairement tu as fui le berceau ? Attends, ne réponds pas, je sais que ça aussi, tu ne t'en souviens pas. Je vais te le dire, moi. Tu es parti tout seul pour accomplir ton rêve, celui qui t'a mené à me donner le jour, ce but invouable autant qu'incontestable, un projet trop immense pour un être comme toi. Car tu nous as laissé pour vaincre ta grande peur, pour affronter de face les affres de l'enfance, les monstres qui jadis hantaient toutes tes nuits ! Et tu devais crier pour pouvoir t'éveiller, tu devais renvoyer la peur d'où elle venait, tu devais leur montrer que tu avais des armes. Tu n'as pas pu ôter de ta mémoire humaine les mille yeux de la foule ? Tu avais peur des gens ! Une angoisse maléfique, qui t'anéantissait d'une seule parole ! Voilà ce que tu es parti combattre et vaincre. Et as-tu réussi ? Hein ? As-tu triomphé ?

Eh ! Non ! Regarde ça, tu as déserté ! À peine tu atteignais le champ de la bataille, que tu tremblais devant ton furieux adversaire. Oh, vois comme tu es lâche, comme tu as peur. L'enfant que tu étais aurait gémi de honte. Et moi, quand j'ai compris que tu n'étais parti que pour si vite échouer ; qu'en désirant servir mon frère et mon ami, tu l'avais outragé ; qu'enfin, croyant tout seul pouvoir abattre l'effroi, tu l'avais renforcé ; quand j'ai compris cela, oh ! j'ai pleuré, pleuré, pleuré et j'ai bien cru que j'allais en mourir ! Regarde, tu as menti, tu as trompé, trahi l'enfant, et moi aussi !

Aujourd'hui écoute-moi : tu n'as plus rien à dire. C'est à moi de m'enfuir. Mais tu viens avec moi.

Personne ne reste ici. Nous serons acolytes, tout comme c'était avant, nous partons en voyage. Cependant, un changement : je ne suis plus Galice. Vois comme tu as vieilli, et comme j'ai persisté ; je suis encore enfant, toi tu l'as enterré. Alors je suis Azar, Azar et plus Galice. Je suis ta fille. Et toi, tu es mon père, mon guide ; certes tu as échoué, mais tu l'as vu, ce monde, ce monde qui nous fait peur, qui terrasse nos ardeurs. Dans ce grand champ de ruines, de pierre et de poussière, un nouvel acte naît ; mon acte de naissance. Et c'est le tien aussi. Nous allons voyager par-delà le désert, et l'errance sera longue mais aussi sera belle, car nous cherchons le monde, celui que l'on redoute, nous cherchons à l'atteindre pour demander sa main. Tu ne seras pas seul, nous serons au moins deux, et cet effroi funeste nous l'anéantirons. »

Je me sentis idiot, en pleine confusion. Mon acolyte était un peu trop généreuse. Non. Je me trompe encore. Elle était simplement ô combien plus maline. Partir en guerre tout seul fut une jolie bêtise. Face à l'ancienne Galice, à la nouvelle Azar, qui joyeusement froissait, blessait le vieux serment, je n'ai su que me taire. Satisfaite de son œuvre, elle releva les yeux, les tourna vers le ciel. Il était dégagé et des millions d'étoiles, malgré qu'il fit bien jour – mais un jour hâve et pâle –, surnageaient dans la voûte et perçaient la pénombre. Elle chercha un moment, puis reprit la parole.

« Et notre étoile, notre astre, est-ce que tu t'en souviens ? Rasalhague, la première, au cœur du Serpenteire ? Nous aimions tant le soir contempler son éclat ! Et quand nous avions su que son nom signifiait en vérité *la tête du charmeur de serpent*, nous l'aimions davantage ! Elle guidait nos sentiers, et nous prétendions l'être, ce charmeur musicien, nous prétendions pouvoir asservir les serpents. Cependant, dans ta fuite, nous avons dû comprendre quelle était notre erreur. Bien que seule, tous les soirs j'allais la regarder, et j'ai enfin saisi son véritable sens : les serpents, c'étaient nous ; le charmeur, et sa tête, c'est ce monde sociétal, qui nous effraie beaucoup car il est dangereux, mais qui nous charme aussi. Ce n'est pas une guerre qu'il faut que nous menions ; c'est une demande de paix. Tout au bout du désert demeure le monde réel, celui que l'on recherche. Le serpent doit dompter sa hantise du charmeur pour goûter à la joie et l'ivresse de son art. Rasalhague, qu'on louait, avait déjà tout dit. Désormais, je veux croire qu'il est temps qu'on éclaire notre route d'un autre astre. »

Elle pivota la tête, et montra sur la gauche le carré de Pégase.

« Que dirais-tu d'Algenib, là, dans l'aile du cheval ? »

Je regardai l'étoile, et elle sembla sourire. J'acquiesçai à Azar. Nous nous levâmes ensuite, et laissant là les ruines et les débris, les brumes ; positionnant au chène le centre du désert, nous lui tournâmes le dos, et nous nous mîmes en route. Soudain, Azar flanqua sa frêle main dans la mienne. De la voix d'une enfant, elle murmura alors :

« Quel chemin doit-on prendre, papa, pour atteindre le monde ? »

**NB. (hors texte, juste une indication de lecture facultative...)**

Lorsqu' enfin j'arrivai  
 À trois pas de ma chambre,  
 Je fus pris d'un vertige.  
 [...]

**Félix LIEBAUD**